

Une nouvelle division en trente-deux départements a été décrétée, mais non exécutée.

Nonobstant les nombreuses modifications qu'a subies la constitution bolivienne depuis 1825, voici les principales bases du pacte social de cet Etat : le gouvernement est une république démocratique; la souveraineté réside dans le peuple et est exercée par un corps électoral, un corps législatif, un corps exécutif et un corps judiciaire; le pouvoir exécutif est confié à un président à vie, à un vice-président et à trois secrétaires d'Etat. Le corps législatif est formé de députés nommés par les collèges électoraux, dont les membres sont choisis par le peuple. Il se compose de trois chambres, celle des tribuns, celle des censeurs et celle des sénateurs; chaque chambre compte trente membres, qui siègent annuellement pendant deux mois, et chaque législature dure quatre ans. La constitution garantit à tous les citoyens la liberté, l'inviolabilité des personnes et des propriétés, et la liberté de la presse sans censure préalable. L'exercice des cultes est libre; la religion catholique est celle de la grande majorité des Boliviens, dont le territoire est, au point de vue religieux, divisé en quatre diocèses : l'archevêché de Chuquisaca et les évêchés de La Paz, de Santa-Cruz et de Cochabamba. Quoique la Bolivie possède une université à Chuquisaca, des facultés de médecine et de droit, des collèges et des écoles primaires, l'instruction publique laisse encore beaucoup à désirer. Cependant, dans ces dernières années, le gouvernement de la république, en multipliant les écoles, en encourageant les instituteurs, en faisant traduire en espagnol les livres de notre enseignement universitaire, a fait de louables efforts pour propager l'instruction dans ce pays si arriéré. L'armée permanente, composée de trois régiments d'infanterie et deux régiments de cavalerie, s'élève à cinq mille hommes. Les finances sont en mauvais état. Le monopole du quinquina et du coca, la vente du guano, les douanes forment les principaux revenus de l'Etat et n'atteignent pas 2 millions de piastres, absorbés et au delà par les dépenses. La dette publique s'élève à 5,850,000 piastres. Au point de vue administratif, on peut dire que les organisateurs de la Bolivie ont pris pour modèle l'administration française. Ils ont importé chez eux nos préfets, nos sous-préfets et nos municipalités; le code Santa-Cruz, qui régit ce pays, n'est qu'une traduction de notre code civil.

Histoire. Les peuples indigènes de la Bolivie, comme ceux du Pérou, dont elle faisait partie, vivaient jadis dans l'état le plus sauvage; nomades, anthropophages, ils n'avaient d'autre industrie que la chasse et la pêche, et d'autre culte que le fétichisme le plus grossier. Le règne de Manco-Capac, dont on ne peut exactement fixer la date, fut pour eux un commencement de civilisation; ce prince leur apprit à cultiver la terre, à filer la laine, leur donna des lois basées sur le culte du soleil et fonda la dynastie des Incas. Cette dynastie gouverna le bas et le haut Pérou pendant plusieurs siècles; elle créa un certain nombre de grandes routes, ouvrit des canaux, construisit des forteresses et des temples, mais conserva les sacrifices humains. On sait comment une poignée d'Espagnols fit la conquête de tout le Pérou, et força la population d'embrasser le christianisme. Sous la domination tristement mémorable des Espagnols, la Bolivie dépendit d'abord de la vice-royauté de Buenos-Ayres, puis de celle du Pérou. Elle ne se mêla que tard au mouvement insurrectionnel des colonies espagnoles contre le gouvernement métropolitain. Ce ne fut qu'en 1824 que Sucre, jeune général colombien, lieutenant du Libérateur Bolívar, affranchit le Pérou par la victoire d'Ayacucho, remportée sur le vice-roi espagnol La Serna, et fit la conquête du haut Pérou, dont il proclama aussitôt l'indépendance (11 mars 1825), et auquel il donna le nom de Bolivie, en l'honneur du Libérateur.

La Bolivie, qui devait tout au grand homme dont elle s'était donné le nom, fit bientôt preuve d'ingratitude en brisant sa constitution, en renvoyant les troupes colombiennes et en déclarant la guerre à la patrie de ses libérateurs. Ce fut le commencement de cette longue anarchie qui a travaillé ce malheureux pays et ne lui a permis ni développement industriel ni progrès social. En 1831, le maréchal Santa-Cruz, élu président, promulgua le code qui porte son nom, mit de l'ordre dans les finances, et conclut un traité de paix et de commerce avec le Pérou. Pendant quelque temps, on put croire que la Bolivie allait entrer dans une voie de prospérité, lorsque l'ambition de Santa-Cruz remit tout en question. Le 8 août 1835, le président de la Bolivie battit, près de Cusco, le général péruvien Gamarra, fit la conquête du Pérou, dont il se déclara le *Protecteur*, et donna à tout le pays une nouvelle constitution qui, laissant à chaque Etat son indépendance, les soumettait l'un et l'autre au gouvernement central de Santa-Cruz. Cet arrangement fit des mécontents dans les deux pays et éveilla la jalousie des Etats voisins, surtout du Chili. En 1836, les hostilités éclatèrent entre le Chili et Santa-Cruz, qui, après plusieurs combats indécis, perdit la sanglante bataille de Yungay. Abandonné des siens, le *Protecteur* fut obligé de se retirer, cédant la place à des hommes d'une ambition aussi effrénée et d'une incapacité plus notoire. Sous l'administration éphémère de Velasco, qui revint plusieurs fois au pou-

voir, de Ballivian, de Belza, l'anarchie continua et le pays gémit sous une égale oppression. Cependant, sous la présidence du général Belzu, la question irritante et interminable des limites du haut et du bas Pérou a été résolue (1855); le port d'Arica est désormais commun aux deux républiques; les eaux de Bolivie sont déclarées libres pour toutes les nations. En 1858, à la suite d'une nouvelle révolution, J. Linarès a été élevé à la présidence. Il appartient au parti libéral, paraît avoir su rallier autour de lui l'opinion publique, et tout le monde rend justice à ses bonnes intentions, qui se sont manifestées, malgré quelques fautes, par de bonnes mesures d'ordre et de sages réformes.

BOLIVIEN, *ienne* s. et adj. (bo-li-vi-ain, i-è-ne). Géogr. Habitant de la Bolivie; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Un Bolivien*. La population bolivienne. Le gouvernement bolivien.

BOLKENHAIN, ville de Prusse, province de Silésie, ch.-l. du cercle de son nom, gouvernement et à 30 kil. S. de Liegnitz; 2,025 h. Fabrication de rubans, toiles et draps; commerce de fils. Cette ville, située sur la Neisse, dans une riantة vallée, est dominée par les ruines du Bolckoburg, l'un des plus anciens châteaux de la Silésie. La tour de cette antique forteresse féodale, haute de 50 m., existait déjà, dit-on, en 807. Les Hussites s'emparèrent de ce château en 1428, les Bohèmes en 1463, et les Suédois pendant la guerre de Trente ans. En 1724, il fut incendié par la foudre.

BOLKOF, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du district de son nom, gouvernement et à 54 kil. N. d'Orel, sur le Nougra; 15,400 hab. Fabrication et commerce de cuirs; chanvre et suifs.

BOLL, ville de Suisse. V. **BULLE**.

BOLLA (Barthélémy), poète italien, né à Bergame au xiv^e siècle. Il alla se fixer en Allemagne et devint, vers 1570, conseiller à la cour de Heidelberg. Il a publié, sous le titre de *Nova novorum novissima*, des poésies macaroniques qui manquent, en général, de verve et de goût, et un *Thesaurus proverbiorum italo-bergamascorum*, deux ouvrages aujourd'hui presque introuvables. On trouve quelques pièces de Bolla dans le *Stamp*, en *stamatura stampatorum*, d'Ant. Arena (1670), et son éloge burlesque du fromage dans le *Theatrum sapientie Socraticæ* de Dornavius (1619).

BOLLADE s. f. V. **BOLADE**.

BOLLAND ou **BOLLANDUS** (Jean), jésuite, hagiographe, né à Tirmont (Pays-Bas), en 1596, mort en 1665. Ce fut lui qui commença le vaste travail des vies des saints connu sous le titre d'*Acta sanctorum*. Ceux qui continuèrent ce recueil après lui furent nommés de son nom *Bollandistes*. V. l'article suivant.

BOLLANDISTE s. m. (bol-lan-di-ste — de *Bolland* ou *Bollandus*, n. pr.). Membre d'une société de jésuites d'Anvers qui ont travaillé à la collection des actes et des vies des saints, commencée vers le milieu du xvi^e siècle.

— **Encycl.** On des caractères qui distinguent la religion chrétienne du polythéisme et de toutes les autres religions, c'est la place importante qu'elle a donnée à l'homme dans les cérémonies de son culte public, et non pas seulement à l'homme élevé en puissance, en dignité, ou supérieur à la foule par l'éclat de ses lumières, mais à celui que la fortune a placé dans les rangs les plus infimes de la société. Le plus pauvre paysan, l'artisan le plus obscur, le mendiant lui-même peut devenir un saint, s'il pratique tous ses devoirs religieux avec un zèle soutenu par la grâce divine; et quand Dieu aura mis fin à son pèlerinage sur la terre, cet homme, qui n'était rien aux yeux du monde, peut être canonisé; on lui élève des autels; on donnera son nom à de magnifiques basiliques; on chantera ses louanges, avec toute la pompe du culte; les orateurs chrétiens raconteront en chaire ses vertus; en un mot, il n'y a pas un seul chrétien, quelque abjecte que soit sa position sociale, qui ne puisse, quand il s'abandonne aux élans de cette vertu théologale qu'on appelle l'espérance, dire comme la mère de Jésus : *Beatum me dicent omnes generationes*. Les philosophes peuvent rire de la simplicité du croyant; mais ils ne peuvent nier qu'il n'y ait dans ces magnifiques espérances, proposées à tous les fidèles sans distinction de rang, quelque chose de sublime qu'il est impossible de remplacer quand on ferme à l'homme la perspective d'une vie extraterrestre. L'erreur, sans doute, ne doit pas être admise par cela seul qu'elle peut nous être avantageuse; mais ceux qui ne croient plus aux joies du paradis doivent au moins reconnaître qu'ils ont perdu de belles illusions en perdant cette croyance, et qu'elle a été une arme puissante entre les mains des fondateurs du christianisme, qu'elle est encore aujourd'hui la principale force qui soutient cette vieille religion contre les assauts sans cesse renouvellés que lui livre l'esprit moderne.

Il n'est donc pas étonnant que, dès les premiers siècles du christianisme, les hauts dignitaires de l'Eglise aient attaché une grande importance à conserver le souvenir des faits qui avaient signalé la vie et la mort des saints. Le soin de recueillir ces faits fut d'abord une tâche officielle confiée par les évê-

ques; ils voyaient dans la publicité de ces actes un moyen efficace d'éduquer les fidèles et de les encourager aux vertus chrétiennes. Dans la primitive Eglise, les pasteurs s'envoyaient les uns aux autres les récits de la vie et de la mort des *athlètes de la foi*. Plus tard, quand les barbares se jetèrent sur l'empire romain, ces communications devinrent plus difficiles; mais alors des hommes zélés se chargèrent du soin de recueillir les vies des saints. Dans chaque convent, dans chaque église, on ajouta au martyrologe universel le nom des saints qu'on honorait spécialement; et durant tout le moyen âge, la littérature hagiographique fut l'occupation principale des monastères. Un peu plus tard, les érudits et les savants eurent l'idée de réunir tous ces actes et d'en former des collections. Parmi les nombreux recueils dus à ces premiers travaux, il suffit de citer celui de Rugger, composé vers 1156, celui de Vincent de Beauvais dans le *Speculum majus*, et enfin la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, reproduite dans toutes les langues et sous toutes les formes. Nous ne ferons point mention non plus des collections savantes publiées pendant les deux premiers siècles de l'imprimerie; celle des *Bollandistes* les a toutes effacées. C'est à la Belgique qu'appartient l'honneur de cette gigantesque entreprise. La première idée en fut conçue vers le commencement du xvi^e siècle, par le P. Herbert Rosweyde, d'Utrecht, de la compagnie de Jésus. Il avait déjà rassemblé une grande quantité de matériaux, et le plan de l'ouvrage était tracé au moment où la mort surprit ce religieux à Anvers, le 5 octobre 1629. Les supérieurs de la Société chargèrent alors Jean Bolland ou Bollandus du soin d'exécuter l'œuvre conçue par le P. Rosweyde, et Bollandus eut la gloire de donner son nom au recueil. Voici le mode de publication adopté dès l'origine, et tous les continuateurs l'ont suivi scrupuleusement : les monuments relatifs à la vie des saints sont, comme dans le martyrologe romain, classés par mois et par jours, et ainsi sous chaque jour se trouve la série complète des saints dont l'Eglise célèbre la fête, et pour chacun de ces saints, tous les documents manuscrits ou imprimés qu'il a été possible de recueillir ont été consultés. C'était là une œuvre immense; elle embrassait, non pas seulement l'Europe, mais le monde chrétien pendant dix-sept siècles. Bollandus, dans sa piété et dans son ardeur scientifique, ne recula pas devant les difficultés de cette entreprise; il se mit au travail avec un acharnement incroyable, et, par les seules ressources de son zèle, il parvint à former un *musée hagiographique* (c'est le mot qu'emploient ses biographes) d'une richesse incomparable. Le premier volume des *Acta sanctorum* parut en 1653; le monde chrétien s'en émut vivement. Le pape Alexandre VII adressa à Bollandus une lettre de félicitation, lui disant que jamais livre plus utile et plus glorieux pour l'Eglise n'avait été entrepris. Il pria le jésuite de venir à Rome, et mit à sa disposition les archives pontificales et les richesses de la bibliothèque Vaticane. Le grand âge de Bollandus ne lui permit pas d'accepter cette invitation, et il se fit remplacer par les PP. Henschen et Papebrock, que ses supérieurs lui avaient associés. Les savants voyageurs revinrent de Rome avec une moisson abondante de documents; ils en enrichirent les volumes suivants. Le pape ordonna à tous les provinciaux de la compagnie de Jésus de choisir un religieux chargé de rechercher les documents existant dans sa province, et demanda en outre la coopération de tous les évêques, abbés, moines et savants. Après cela, on ne doit plus s'étonner que la collection de la vie des saints, devenue l'ouvrage de la société de Jésus, appuyée, encouragée par l'Eglise, ait atteint un degré de

perfection qu'on ne trouve point dans les entreprises particulières. Comme preuve du succès des premiers volumes consacrés au mois de janvier et de février, nous devons dire qu'en 1688 on parlait déjà de les réimprimer; les sectes dissidentes applaudirent à ce travail, non moins que les catholiques; les témoignages de Vossius, de Leibnitz et de Bayle ne laissent aucun doute à cet égard.

Il a été déjà question du recueil des *Acta sanctorum* dans ce dictionnaire; inutile donc de revenir sur ce sujet; tout le monde apprécie l'importance de cette œuvre. C'est là seulement qu'on peut retrouver la véritable histoire du moyen âge, l'histoire des idées, des usages, des mœurs et des arts; partout ailleurs, il n'y a qu'une succession aride de faits. La science historique doit être reconnaissante envers les *Bollandistes* d'avoir mis au jour quantité de textes historiques; de plus, leur recueil est entremêlé de curieuses dissertations, dans lesquelles sont abordées une foule de questions importantes. Bollandus avait pour principe, en publiant des documents, de ne laisser jamais sans les éclaircir les points obscurs d'histoire, de géographie et de critique, et s'il accepte quelquefois trop facilement des récits qui nous font aujourd'hui sourire, il n'en a pas moins le mérite de nous avoir conservé de précieux monuments qui portent l'empreinte ineffaçable des mœurs et des croyances de chaque siècle. Tous ses continuateurs ont fait comme lui; l'imagination s'effraye à l'idée seule des recherches et des travaux que nécessita cette vaste publication. Etudier et mettre en ordre l'histoire générale de l'Eglise était la moindre partie de leur tâche; la grande difficulté, pour ces savants religieux, c'était de débrouiller les annales particulières des cités, des évêchés, des monastères, et les origines des ordres religieux. Les actes des apôtres les ont mis dans la nécessité d'étudier à fond les premiers temps du christianisme; dans les vies des pontifes, ils ont déroulé les fastes du monde chrétien. Outre les questions d'histoire générale, ils ont traité une foule de points de géographie, de chronologie, de diplomatique, etc. L'archéologie elle-même n'a pas été oubliée; elle ne doit pas non plus les oublier dans sa gratitude; le recueil des *Bollandistes* contient de nombreuses gravures; ces gravures ont cela d'intéressant pour nous, qu'elles représentent des monuments pour la plupart détruits par la main du temps et des révolutions.

Les forces d'un seul homme, on le sent, n'auraient pu suffire à cet immense labeur; aussi le P. Bollandus s'associa-t-il des ouvriers, et entre autres, comme nous l'avons déjà dit, les PP. Geoffroy Henschen et Daniel Papebrock; ce dernier est considéré comme un des plus savants critiques de la société de Jésus; pendant cinquante ans, il prêta son concours au recueil des *Acta sanctorum*, et il se fit remarquer par une assiduité et une persévérance inépuisables. A une érudition immense le P. Papebrock joignait une grande fortune, et, ce qui n'était pas moins utile pour le bien de l'œuvre, il jouissait d'un grand crédit auprès de la cour d'Autriche. Après Henschen et Papebrock vinrent des hommes non moins laborieux et non moins zélés. Nous reproduisons ici, d'après le prospectus des jésuites de Bruxelles, un tableau présentant les noms des collaborateurs de Bollandus qui ont successivement présidé à la direction du recueil des *Acta sanctorum*. On y verra le nombre des années pendant lesquelles chaque collaborateur a pris part à l'entreprise, et le nombre de volumes à la rédaction desquels il a travaillé. N'oublions pas toutefois que, derrière ces hommes illustres, il y avait une armée de travailleurs plus obscurs, qui leur venaient en aide par d'actives communications.

ROMINA.	NATI.	INGRESSI SOC. JES.	DEFUNCTI.	ALLABORA- RUNT	
				AN- NOS	VO- LUM.
Prima series.					
JOAN. BOLLANDUS.	Julii-Monte (Limburg) 1596, 13 aug.	1612	1665, 12 sept.	34	8
GODEF. HENSCHENIUS.	Venradii (Geldria) 1600, 21 januar.	1619	1681, 11 sept.	46	24
DANIEL PAPEBROCHIUS.	Antverpiæ, 1628, 16 aprilis.	1646	1714, 28 jun.	55	19
CONRAD JANNINGUS.	Groningæ, 1650, 16 novembris	1670	1723, 13 aug.	44	13
FRANC. BAERTIUS.	Ypris, 1651.	1670	1719, 27 oct.	38	10
JOAN.-BAPT. SOLLERIUS	In Herseau (Fland.), 1669, 28 febr.	1687	1740, 27 oct.	38	12
JOAN. PINIUS	Gandavi, 1678, 13 decembris	1696	1749, 19-maii.	35	14
GUIL. CUPERUS	Antverpiæ, 1686, 1 maii.	1704	1741, 2 febr.	21	11
PETRUS BOSCHIUS.	Bruxellis, 1686, 19 octobris.	1705	1736, 14 nov.	15	7
JOAN. STILTINGUS.	Vico-Duri (prov. Ultraj.), 1703, 24 f.	1722	1762, 28 febr.	25	11
CONSTANT. SUYSKENUS.	Silvæ-Ducis, 1714, 20 augusti.	1732	1771, 28 jun.	26	11
JOAN. PERIERUS	Cortraci, 1711, 29 augusti.	1732	1762, 23 jun.	15	7
URBAN. STICKBRUS	Dunkercæ, 1717, 25 septembris	1733	1753, 26 oct.	2	1
Secunda series.					
JOAN. LIMPENUS.	In Aalbeke (Limburg.), 1709	1726	1750	9	3
JOAN. VELDIUS	Antverpiæ.	1727	1747 recessere.	5	2
JOAN. CLEUS.	Antverpiæ, 1722.	1740	1760	7	3
CORN. BYEVS	In Elverdinghe (Fland.), 1727.	1745	1801, 11 aug.	33	6
JACOB. BUEUS.	Hallis, 1728, 11 martii.	1743	1808, 1 oct.	32	6
JOSEPH GUESQUIBRUS.	Cortraci, 1731, 27 februarii.	1750	1802, 23 jan.	16	4
IGNAT. HUBENUS	Antverpiæ, 1737, 12 decembris.	1755	1782, 18 jul.	10	1
Tertia series.					
		PROFESS.			
JOAN.-BAPT. FONSONUS.	Bruxellis, 1757, 27 februarii.	Can. Reg.	1826, 14 sept.	7	2
ANSELM. BERTHOUDS.	In Rupt (Sequan.), 1733, 21 febr.	O. S. Ren.	1788, 19 mars.	4	1
SIARDUS DYCKIUS.	Tongerloë (Brabant.), 1759, 16 nov.	O. Prem.	1830, 1 sept.	5	1
CYPRIAN. GOORIUS	Turnholti, 1759, 17 decembris	O. Prem.	Superstes.	5	1
MATTH. STALZIUS.	In Maeseyck, 1761, 12 oct.	O. Prem.	1826, 2 febr.	4	1